

# Mais où sont passés les pères?

## Un cas de censure sociale dans la littérature pour la jeunesse des années 80

*Claire le Brun*

**Summary:** *Claire le Brun analyses how the father-figure evolved in various Quebec novels written between 1980 and 1990 by male and female authors. Almost all fathers, whether divorced, raising their children alone or still living with their wives, are, at worst, either inept or negative characters or, at best, "absentees" or nice wimps refusing to grow up. However, mothers do keep their traditional qualities while acquiring the positive aspects that used to be the privilege of male family heroes. Since there is no record of instructions to that effect given by editors or educators, it seems we are confronted with a case of cultural self-censorship.*

La famille occupe une place de première importance dans les récits québécois pour enfants et adolescents des années 80. Elle est un des objets discursifs<sup>1</sup> les plus visibles des collections qui ont vu le jour vers 1985, aux éditions la Courte Échelle et Québec-Amérique, et dont l'image de marque a été d'emblée celle de la nouveauté. Sans renoncer aux récits d'aventure traditionnels en littérature de jeunesse—intrigue policière, science-fiction—les nouvelles collections privilégient le récit spéculaire.<sup>2</sup> La récurrence des narrations à la première personne, sur le mode du journal intime, est immédiatement perceptible. L'ensemble des récits donne donc à voir l'opinion que le jeune est censé porter sur les adultes, notamment sur ses parents. Dans le portrait de la famille québécoise actuelle qui se précise, récit après récit, force est de constater que le père est le grand perdant de la nouvelle distribution des rôles. Rêveur, soumis, veule, borné, puéril, fugeur, absent, ou encore inexistant: voilà quelques-uns de ses attributs les plus fréquents. Le dénigrement du père étant devenu un lieu commun, dans un genre qui affirme de plus en plus sa vocation didactique, il nous a paru intéressant de nous demander si l'effacement du père "positif" ne correspondait pas à une nouvelle forme de censure. Il est frappant de remarquer que le père ne trouve pas sa place dans le nouvel ordre moral instauré par ces récits qui ont brisé les anciennes censures du sexe et de la violence. Où sont passés les pères dans ces romans des années 80 et 90, qui se veulent tout à la fois des manuels d'éducation sentimentale, sexuelle, sociale et politique? A quoi correspond ce que l'on pourrait appeler un déplacement des objets censurés? La censure dont il sera question ici est l'autocensure<sup>3</sup> que s'imposent les auteures et les auteurs des dix dernières années. Étant donné la nature de l'objet censuré,

le père, il y aura lieu de se demander si cette autocensure diffère selon que la plume est tenue par un homme ou une femme!

Le corpus d'étude est constitué de quatre collections: "Roman Jeunesse" et "Roman Plus" aux éditions La Courte Échelle; et deux subdivisions de l'ensemble "Littérature Jeunesse" de Québec/Amérique: "A partir de huit ans" et "A partir de quatorze ans".<sup>4</sup> Chaque maison d'édition délimite deux tranches d'âge, correspondant en gros à l'enfance et à l'adolescence (pré-puberté et puberté). Tous les titres parus jusqu'à la fin de 1991 ont été dépouillés. Il est vite apparu que les récits pertinents à la problématique étaient en grande majorité des romans "de la vie quotidienne" offrant les caractéristiques suivantes: autodiégèse; forte teneur introspective; cadre donné comme réaliste: le Québec actuel; thème: l'évolution physique et psychique de l'enfant et de l'adolescent au sein de la famille, de l'école et du groupe des pairs. Certains récits d'aventure comportent, en toile de fond, des figures parentales qui ont été prises en compte dans l'analyse. Mais, dans la majorité d'entre eux, les parents sont, selon la convention, des silhouettes rassurantes qui continuent d'évoluer au niveau de l'ordinaire pendant que les enfants vivent la parenthèse de l'extraordinaire.<sup>5</sup> Au total, une cinquantaine de récits ont été retenus.<sup>6</sup> Un certain nombre d'entre eux s'articulent en séries, ou tout au moins en diptyques. Les séries centrées sur un héros ou une héroïne sont caractéristiques de la collection "Roman Jeunesse" de La Courte Échelle: Ani Croche, Rosalie, Maxime et les autres. Il aurait été possible de dresser un portrait du père pour chacune des collections du corpus, ou encore de caractériser les "pères" de telle auteure ou de tel auteur—il arrive en effet que les auteurs du corpus publient chez les deux éditeurs. Une approche fonctionnelle, dégageant trois positions du père dans la distribution des rôles romanesques, s'est révélée la plus pertinente: le père absent; le père monoparental; le père avec la mère.<sup>7</sup> Cette présentation n'empêche pas de dégager à l'occasion les particularités d'un auteur ou d'une collection.

## I. Le père absent

Il faut distinguer les récits où la figure du père est complètement gommée, dont le meilleur exemple est la série "Rosalie", où l'héroïne est entourée de sept tantes, et ceux où le père a déserté le foyer familial. Nous nous attarderons à la seconde catégorie où peuvent être observées quelques variantes de père absent.

Précisons d'abord que la convention actuelle en littérature de jeunesse veut que le schéma du père absent soit présenté comme la norme. L'héroïne des *Cahiers d'Élisabeth* (S. Desrosiers) se plaint: "Pour les parents, (...) je suis l'exception (c'est nous qui soulignons): les miens vivent ensemble et s'aiment encore." (16).<sup>8</sup> Même son de cloche dans *Cassiopée ou l'été polonais* (M. Marineau): "(...)j'en avais conclu qu'ils étaient séparés ou divorcés, comme tout le monde" (118). Et encore, dans *Des graffiti à suivre* (F. Ruel): "Je n'échappe

pas à la règle (c'est nous qui soulignons encore) des ados de valises: mes parents se sont séparés quand j'avais quatre ans" (14). Le corpus comporte donc une classe de pères fugeurs, parmi lesquels on peut distinguer plusieurs types.

Le **père fugeur** est au mieux un père maladroit. Dans *la Tête de Line Hotte* (J. Dubé), il accumule les bévues sous le regard critique des enfants et ne sait pas comment leur présenter sa "nouvelle blonde". Le père du diptyque *Cassiopeé ou l'été polonais—l'Été des baleines* est rigide, plein de reproches, pingre. Une seule chose semble le déranger vraiment: l'argent qu'il débourse pour sa fille. Mais cela n'est rien en regard du père de *la Course à l'amour* (B. Gauthier): ce dernier a doublement trahi, et la mère et le fils, en partant avec la gardienne préférée de l'enfant. Aux yeux du narrateur adolescent, il cumule les défauts. C'est un père qui refuse de vieillir, et de vivre avec sa classe d'âge. Ce faisant, il empêche son fils de grandir. Sa seule réussite dans la vie est, semble-t-il, d'avoir su garder une apparence de jeunesse. A l'occasion, il tentera d'aider son fils dans les difficultés de l'adolescence; mais le contact est rompu. Quand il évoque ses propres souvenirs d'adolescence, le fils persifle: "Je me souviens, en personne!". C'est un Zorro ridicule. La scène se termine sur ces propos grinçants: "Bonsoir, papa. Bonne nuit, Benoît, dans les tendres bras galactiques de ma gardienne préférée" (134). Dans la suite du récit, *Une chanson pour Gabriella*, le manque de père se fait sentir de nouveau. Le héros a brusquement envie de téléphoner à son père, mais il se ravise aussitôt: "Non vraiment, mon égoïste de père, à part son petit confort, rien ne l'intéresse" (112). Le tout est suivi d'un affreux cauchemar où le narrateur se fait torturer sous le regard indifférent de son père. Dans ce second récit, l'insensibilité du père est soulignée par le parallèle, implicite, entre ce dernier et le père de Gabriella, Chilien victime du régime politique. Notons d'ailleurs que le père chilien, absent lui aussi, mais pour de tout autres raisons que les pères québécois, est le seul père-héros du corpus. De nos pères fugeurs, c'est celui de Bertrand Gauthier, auteur de ces deux récits, qui est vu sous le jour le plus sombre par sa progéniture. Il va jusqu'à en faire un **père indigne**, type que nous rencontrerons aussi dans la catégorie du père monoparental.

Le père absent peut aussi être le **père trop occupé**, le *businessman* "workaholic". *Amour, réglisse et chocolat* est un conte moderne où un père, toujours en voyage, communique avec sa fille par le truchement de la télévision.<sup>9</sup> L'adolescente, qui souffre d'"abandonnite aiguë" (34), se drogue au chocolat. Le père P.-D.G. veut régler le mariage de sa fille comme ses autres affaires; il commande un portrait informatique du mari idéal. A l'instar de quelques autres pères du corpus,<sup>10</sup> il joint l'absence à l'autoritarisme, conservant une partie des attributs traditionnels du père. La citation suivante résume l'opinion de l'adolescente: "Tu n'es jamais là, mais tu veux toujours tout décider" (73).

Un père peut être absent à la fois physiquement, par le divorce, et moralement, par un manque de personnalité. La narratrice de *Quatre jours de liberté* (S. Desrosiers) explique la séparation de ses parents par le manque d'initiative du

père, qui n'avait jamais rien à proposer. Elle évoque un père muet (98), qui suscite l'indifférence, et que la mère traitait souvent de "niaiseux" (97) durant la vie commune. Cette figure falotte est en opposition avec celle de la mère "qui est tout sauf une rêveuse" (95). Ce personnage représente le meilleur exemple dans le corpus de **père inconsistant**, trait qui apparaît à des degrés divers dans plusieurs récits.<sup>11</sup> "Il ne dit tellement rien, note la fille dans son journal, que je n'ai pas de raison de le haïr. Pas de raison non plus de l'aimer particulièrement. C'est mon père, c'est tout" (98).

Terminons notre typologie des pères absents par le **père infantile**. Ce dernier type peut être représenté par le père d'Ani Croche, héroïne éponyme d'une série à succès de La Courte Échelle, où la narration a la forme d'un journal intime adressé à... une poupée. Père "séparé" depuis la petite enfance de l'héroïne, il ne sait pas vivre seul; cet état le rend "maussade, nerveux, impatient et agaçant", selon sa fille (*Ani Croche*, 17). Aux yeux de la narratrice de dix ans, c'est un grand enfant, avec des lubies et des caprices. Sous sa plume apparaît un qualificatif qui définit bien une catégorie de pères en expansion dans les années 80: attendrissant.<sup>12</sup> Dans le corpus, le père paraît souvent le moins responsable des protagonistes. Aussi, quand sa volonté de rester jeune à tout prix ne le rend pas odieux comme le père de *la Course à l'amour*, éveille-t-il des sentiments protecteurs tels que l'attendrissement.

Le père absent est donc dans la majorité des cas un père dont l'existence se déroule ailleurs. Il n'est pas précisé, sur le plan discursif, si cette existence parallèle est la cause ou la conséquence de son incapacité à assumer le rôle paternel. Toutefois le regard méprisant ou condescendant des enfants en dit long sur le statut d'adulte-enfant du père.

## II. Le père monoparental

C'est dans cette catégorie du père, parent unique, que se retrouvent les modèles les plus positifs du corpus. Dans certains des récits concernés, la quête du père peut devenir une thématique centrale.

Toute axée sur la recherche du père, la série des "Wondeur" de Jocelyne Sanschagrin<sup>13</sup> représente une tendance originale dans le corpus. Oscillant entre le réalisme et la science-fiction, ces récits d'aventures reposent sur une double quête, dans les sphères individuelle et collective: recherche du père et mission écologique. Le jour de ses douze ans, l'héroïne part à la recherche de son père qui l'a confiée toute petite à une vieille femme. Après quelques fausses pistes, l'héroïne retrouve enfin un père problématique. Celui qu'on appelle le karatéka a tué involontairement l'un de ses amis dans un combat de karaté. Frappé d'amnésie après le choc, il a mené une vie errante. L'homme fragilisé trouvera une raison de vivre en se lançant aux côtés de sa fille dans l'engagement écologique. Il y aurait beaucoup à dire dans ce récit, au-delà de la présente étude,

sur une autre censure, celle de la femme adulte (et sexuellement active). Le récit ne comporte aucune allusion à la mère de Wondeur—l'auteure n'est pas tenue à la vraisemblance parce que le cadre est non réaliste.<sup>14</sup> Il présente par contre des personnages féminins forts: l'héroïne à peine sortie de l'enfance et deux vieilles femmes: la mère adoptive de Wondeur et une protagoniste, justement appelée "la vieille femme", qui initie l'enfant à l'action écologique. Tout se passe comme si le père ne pouvait être grand et noble qu'en l'absence de la mère. Le père de Jocelyne Sanschagrin est un **héros tragique**, victime d'un destin funeste, et qui doit son salut à l'amour filial.

Deux romans de Jean-Marie Poupart, *le Nombril du monde* et sa suite *Libre comme l'air* décrivent les relations conflictuelles d'un père et d'un fils. La mère est morte à la naissance de ce dernier. Le père est comptable, profession stigmatisée dans le corpus,<sup>15</sup> et peu compréhensif. Il s'absente souvent, à la fois pour travailler et pour éviter les affrontements. Stress, tabac et bureau ont raison de la santé du père qui fait une crise cardiaque. Cet accident marque le début d'une graduelle transformation du père et de ses rapports avec son fils. Il va de soi que le point de vue narratif est celui de l'adolescent! L'auteur a choisi pour les deux récits la forme du récit épistolaire.

Bien que fort différents par le cadre et l'intrigue, les récits de Jocelyne Sanschagrin et de Jean-Marie Poupart<sup>16</sup> fonctionnent sur la même dynamique de la **rencontre** du père parent unique et de l'enfant de l'un ou l'autre sexe.

Dans plusieurs récits fonctionnant sur une distribution parent unique/enfant unique, le **père est ennobli par son statut monoparental**. Dans *Tête de Linotte* apparaît comme personnage secondaire un père réparateur de machines à laver, qui veille soigneusement sur son fils, l'emmenant avec lui au travail, que l'on voit pleurer quand l'enfant a un accident. Père de garçon également, celui de *Mystère et boule de gomme* est colérique et autoritaire, mal à l'aise en l'absence de la mère, "absente pour études" (14), mais somme toute valorisé dans le récit. Cependant le père monoparental peut aussi être un modèle négatif: l'un des pères de *Vincent-les-Violettes* est un matamore, vecteur de tous les stéréotypes machistes. Plusieurs romans de Chrystine Brouillet (série *le Caméléon, le Corbeau, la Montagne noire*) offrent une image idyllique de la relation père-fille. La narration abonde en allusions aux traits communs des deux personnages,<sup>17</sup> aux opinions et aux goûts du père—"j'ai râpé des carottes, le légume préféré de mon père",<sup>18</sup> à son *look* élégant, de façon générale à sa contribution positive à l'existence de la fillette sur les plans moral et matériel. Nul doute que le père est le "grand homme" de l'héroïne, qui s'étonne un peu des soudaines et nombreuses passions des autres filles de son âge. On peut donc voir que deux auteures du corpus, Micheline Sanschagrin et Chrystine Brouillet, proposent un modèle positif de relations père-fille, excluant la mère. Cependant les modalités des deux séries de récits diffèrent considérablement. Sanschagrin fait de la quête du père l'Aventure, alors que chez Brouillet, c'est la présence sécurisante du père qui permet à l'enfant de se lancer dans le vaste monde de l'enquête policière.

Aux antipodes de cette distribution des rôles, le père unique d'*Un mal étrange* est un “**père indigne**” dont les agissements vont bien plus loin que ceux du “père fugueur” de Bertrand Gauthier. La vie du héros, surnommé “Zygote”, débute sous de bien sombres auspices. Le père étant chercheur en génétique, il a été créé par fécondation *in vitro*. L’enfant est né avec des iris mal formés, qui donnent à son visage un aspect répugnant. Sa mère s’est suicidée. Depuis, le père ne cesse de pratiquer de nouvelles interventions sur son fils pour tenter de le guérir. Comme il lui faut des fonds exorbitants, il s’est commis dans des affaires de trafic de foetus (102). Les rebondissements de l’intrigue révèlent des accusations de fausse identité, de vol et de meurtre. Étroitement dépendant de son “géniteur”, Zygote en est proprement la victime.<sup>19</sup> L’un des avocats de la défense dit au scientifique: “J’ai de plus en plus l’impression que vous vous amusez.” (120). En outre, le père, qui peut se payer une jeunesse artificielle, a l’insolence d’être aussi beau que le fils est souffreteux.<sup>20</sup> Le récit de Paul de Grosbois brise un tabou de la littérature de jeunesse en faisant d’un père le bourreau de son propre fils. Par ailleurs, il poursuit la tradition des histoires de “savants fous” de la science-fiction façon XIX<sup>e</sup> siècle, en en enfreignant les règles également parce que dans ces récits le savant n’est jamais lié aux héros principaux par un lien de paternité; il est, tout au plus, un oncle ou un tuteur. Mais, élément important, le dénouement du roman est ouvert. Le père criminel est condamné à une peine avec sursis et l’épilogue montre l’adolescent “en pleine reconstruction”, notamment de sa “relation avec son père” (152). Ce drame d’horreur a le même point d’aboutissement que ceux des romans réalistes de Jean-Marie Poupart examinés plus haut. Pour en conclure avec ce récit particulièrement riche du corpus, il n’est pas indifférent de noter que le modèle de père-savant fou n’est pas présenté comme un membre de la société québécoise: c’est un Américain, recherché par les Autorités de son pays, qui vient poursuivre ses expériences au Québec en se faisant passer pour un professeur de cégep: John Lindman alias Louis Bélanger!

Le **père monoparental** est dans le corpus un **personnage en relief**. Il devient en effet dans la majorité des cas le héros secondaire du récit. Ce dernier a pour enjeu la métamorphose des rapports conflictuels ou inexistants entre l’enfant de l’un ou l’autre sexe et le père. Remarquons toutefois que, dans les distributions rencontrées dans le corpus, les rapports conflictuels de départ n’existent que dans la relation fils-père.

### III. Le père avec la mère

Dans cette dernière catégorie, une régularité apparaît d’emblée: le père pâlit de la comparaison avec la mère. Les mères du corpus sont presque exemptes de défauts. Leur “péché mignon”—c’est un trait récurrent des récits—est d’avoir une activité professionnelle accaparante. Toutefois leur travail peut les rendre

pressées, pas assez présentes, mais jamais indifférentes, comme peut l'être le père.<sup>21</sup> Le métier ou la profession de la mère apparaît comme la garantie de ses compétences, la juste récompense de ses qualités d'organisation, d'endurance, d'inventivité, etc. (que nous soulignons). Quelques autres travers sont signalés de manière sporadique. L'Ani Croche de Bertrand Gauthier, par exemple, se plaint que les ébats sexuels de la mère et de son "chum" la réveillent.<sup>22</sup> Chez Raymond Plante, apparaît comme personnage secondaire une mère ridicule, qui est l'esclave de son enfant.<sup>23</sup>

Par ailleurs, contrastant avec la tendance générale, il existe quelques récits où les parents sont présentés en bloc indifférencié, en marge des expériences vécues par les adolescents. *Terminus Cauchemar* de Denis Côté et *Un terrible secret* de Ginette Anfousse<sup>24</sup> constituent des exemples représentatifs.

Distinguons quelques modèles de parents en couple.

Une première sous-catégorie regroupe les couples de parents qui ne sont pas des "super-héros", mais où la mère a quelque chose de plus que le père. Le couple de *Mack le Rouge* est constitué d'un camionneur et d'une serveuse. Le père est bedonnant, pas très éveillé; il se laisse abuser par les étrangers (68). Il ne possède pas l'art de la parole et ne sait exprimer ses sentiments, mais "en dedans, Rock, c'est un gros nounours", comme le révèle le narrateur.<sup>25</sup> Rock, le père, rejoint donc la catégorie des pères attendrissants rencontrés plus haut. C'est à la mère qu'il revient de prendre les décisions importantes; cette dernière n'hésite pas à accuser le père de "dire des niaiseries" (36).<sup>26</sup> On retrouve la même distribution chez Raymond Plante, dans deux séries de récits destinés à des classes d'âge différentes. Dans la série *le Roi de rien*,<sup>27</sup> père et mère exercent avec succès leurs professions respectives. Le père est le roi des vendeurs d'ordinateurs et la mère est la reine du hot-dog; le rôle du Roi de rien étant tenu par le jeune héros. Bien que tous les personnages soient peints avec humour, il n'y a pas de faille dans la royauté de la mère. Le père, par contre, fait rire les enfants par ses déboires en cuisine et en bricolage. Il est nerveux, colérique; il est la cible des moqueries du perroquet de la maison. Encore un père attendrissant! Dans la série *le Dernier des raisins*,<sup>28</sup> le père notaire et la mère épouse de notable forment un couple assez terne, dans lequel le père est nettement en retrait. Les deux parents ont une personnalité et un style de vie peu attrayants, mais c'est le père qui est ridicule: objet de farces de la part des jeunes du voisinage, candidat malheureux à la mairie du village. Dans cette série, le père est secondé par deux substituts: le grand-père croque-mort et le curé du village, dont les penchants rabelaisiens contrastent avec la position sociale.

La tendance au **dénigrement du père** apparaît générale dans cette sous-catégorie. Dans *Edgar le Bizarre*, le héros éponyme de Gilles Gauthier se plaint que ses parents ne le comprennent pas. Comme chez Plante, le portrait du père est le plus chargé: "Raymond se met souvent à jouer au savant comme ça quand il ne sait pas quoi dire. Il se met à radoter, et tout de travers, la plupart du temps" (22). Le père d'Edgar ne s'intéresse qu'à son terre-à-terre métier de comptable

et à son unique loisir, la pêche. Il ne conçoit pas que son fils puisse aimer la lecture. Le hobby de la mère, la peinture, est mieux traité. Affichant la même désinvolture, l'héroïne de *l'Automne à quinze ans* (J. Fréchette) déclare: "J'ai lu dans un article que les hommes sont au max de leur intelligence quelque part entre vingt et trente ans. Eh bien, pour mon père, je suis convaincue qu'il a atteint le sommet précisément ce soir-là. Depuis, le quotient lui descend lentement mais sûrement" (90). On retrouve ainsi dans la catégorie du père "avec la mère", l'attitude condescendante qui caractérisait les enfants de "pères absents".

Nombreux sont les couples où la mère occupe le devant de la scène par son activité professionnelle ou l'éclat de sa personnalité. Dans *l'Automne à quinze ans*, par exemple, la mère donne des cours à l'université, le père en suit. Nous nous arrêterons à quelques cas exemplaires. Premier cas: Sonia Sarfati. L'une de ses héroïnes, Agathe, a une mère écrivaine.<sup>29</sup> Celle-ci a su faire accepter son travail à sa fille, dès la petite enfance. L'enfant sait qu'elle ne doit pas déranger sa mère quand l'inspiration passe, qu'elle se représente sous la forme d'un papillon.<sup>30</sup> Le père, en arrière-plan, est publiciste. Autre héroïne de Sarfati, dans *la Ville engloutie*, Soazig a une mère journaliste. La réussite professionnelle de cette dernière ne fait pas de doute,<sup>31</sup> alors que celle du père est encore incertaine. Les activités du père comédien prêtent à rire: il fait surtout des publicités et des doublages et l'un de ses derniers emplois a été de prêter sa voix à un vampire! Le rôle secondaire qu'il vient de décrocher dans un film est représentatif de l'importance de sa profession dans le couple.<sup>32</sup> La narration oppose nettement l'activité incessante de la mère et la fatigue du père,<sup>33</sup> la mère, par exemple, n'est pas sujette au décalage horaire tandis que le père se dit épuisé. Si l'on peut détecter une critique implicite du manque de disponibilité de la mère, les grands traits de sa personnalité ne sont pas mis en question. Le père par contre n'est pas pris au sérieux. Bien plus, il n'est pas exempt de tout soupçon aux yeux de sa fille: une méprise fait croire un instant à Soazig que son père est impliqué dans une affaire de tripot (87). Il est difficile de ne pas voir une polarisation mère forte/père faible dans ce dernier roman.

Mentionnons deux autres récits qui soulignent le décalage entre l'activité professionnelle du père et celle de la mère. Dans *le Coeur en bataille*, de Marie-Francine Hébert, la mère est pédiatre et le père professeur de cégep. Le père, qui avait davantage de loisirs, a été plus présent durant la petite enfance de sa fille. A l'adolescence, l'héroïne se sent trahie par ses parents: par la mère, toujours à l'hôpital au chevet de ses jeunes patients; par le père, qui a une liaison. A l'égard de sa mère, l'héroïne est tiraillée entre l'admiration et le ressentiment. Quant au père, elle l'a fait descendre de son piédestal, reprenant à son compte le jugement de la grand-mère: "Mon père est un éternel adolescent".<sup>34</sup> *Vincent-les-Violettes* de Céline Cyr met en scène une mère historienne, pressée et distraite, et un père libraire d'occasion, dont l'activité est moins absorbante. La répartition des mérites est ici plus ambivalente: dégagé des ambitions professionnelles, le père semble jouir d'une meilleure vie sociale; la mère se présente elle-même comme

victime de son travail et des échéances trop rapprochées.

La série des *Maxime* de Denis Côté<sup>35</sup> participe également de cette tendance de la mère forte et du père doux ou faible. Les parents sont présentés dans le premier récit, *les Prisonniers du zoo*. Prune, la mère, est mécanicienne; cela ennue un peu le héros car elle revient sale du travail et son métier fait rire les copains (12). Hugo, le père, est écrivain, mais il a des “crises d’inspiration”; il n’a jamais écrit de roman (8-9). L’enfant porte sur le père un regard attendri: “Pauvre papa. Des fois, il me fait de la peine parce qu’il se prend pour un grand écrivain” (9). Il l’admire “un peu” de ne pas se décourager; mais l’admiration va surtout à la mère: “Prune était formidable, comme toujours” (25). Touchant, le père est un peu ridicule. Dans *les Yeux d’émeraude*, on découvre qu’il est allergique aux chats. Pris de crises d’asthme, il s’emporte contre son fils, puis s’excuse très vite. Le narrateur commente: “En jouant les durs, il avait abîmé sa fragile main d’écrivain” (38). Suit un indice sur la faible stature du père, l’image de son pyjama “aux manches trop longues” (42). Denis Côté travaille allègrement à l’inversion des schémas traditionnels et, pourrait-on dire, à la mise en place de nouveaux stéréotypes. Il évite cependant les écueils de la caricature et du roman à thèse par un dosage exact d’humour, de tendresse et d’action. Le père et le fils ont un rapport de respect et de compréhension réciproques qui rehausse l’image paternelle. Si Prune est sans conteste une femme forte, Hugo n’est pas globalement faible. L’auteur prend soin de préciser que Prune croit au talent d’Hugo.<sup>36</sup> Ajoutons en terminant que, dans la série “Maxime”, Côté allie l’intrigue réaliste—sur le plan de la famille et des amis—et l’imaginaire de la science-fiction. Dans *les Yeux d’émeraude*, l’auteur postule un univers parallèle où la famille repose sur un parent unique: le mamanpapa (49).

Enfin quelques romans tendent à équilibrer les mérites respectifs des parents. *Les Cahiers d’Élisabeth* de Sylvie Desrosiers attribue aux performances du père et de la mère des scores à peu près égaux, bien que la mère soit un peu plus compréhensive, en pratique (41). La narratrice explique l’ouverture d’esprit de ses parents par le fait qu’ils ont tous deux été des militants socialistes (148).<sup>37</sup> *Des millions pour une chanson* d’André Vanasse présente un couple de professeurs de français montréalais où le père s’emporte facilement (23) alors que la mère use de fermeté (26); où l’une écoute attentivement et l’autre distraitement (56). Ces héros s’intégreraient parfaitement aux catégories ci-dessus si un petit coup de patte de l’auteur, dans le dénouement, ne faisait apparaître le père comme le plus malin de tous (180). La tendance de Chrystine Brouillet, qui à cet égard apparaît une auteure atypique des années 80, est de donner d’emblée des parents “straight”, “écologes”, qui assurent encadrement et compréhension.<sup>38</sup> Il est vrai que Brouillet se spécialise dans les intrigues policières, qui, traditionnellement, ont peu à voir avec les questions familiales.

## Conclusion

Peut-on discerner, dans le traitement du modèle paternel, deux formes d'autocensure, l'une spécifique aux auteures, l'autre spécifique aux auteurs? Y aurait-il un discours masculin et un discours féminin sur le père?

Les pères fugueurs se retrouvent chez les auteurs des deux sexes, les Bertrand Gauthier, Michèle Marineau, Jasmine Dubé. La même remarque s'applique au motif de l'immaturation des pères, qu'on peut lire chez Bertrand Gauthier (*Ani Croche et la Course à l'amour*), mais également chez Marie-Francine Hébert (*le Coeur en bataille*), José Fréchette (*l'Automne à quinze ans*) et, à moindre degré, Sonia Sarfati (*la Ville engloutie*). Le père sans personnalité serait plutôt imaginé par des femmes (Sylvie Desrosiers, *Quatre jours de liberté*). Enfin, d'une part comme de l'autre, les travers du père sont l'objet de moqueries plus ou moins bienveillantes: le Bertrand Gauthier d'*Ani Croche*, Denis Côté, Raymond Plante, Jacques Pasquet, Gilles Gauthier et Sonia Sarfati, Jasmine Dubé. Somme toute, il semblerait que les portraits les plus acérés des pères actuels viennent des auteurs masculins. Rappelons que les portraits de pères indignes, nuisant à leur progéniture, sont signés Bertrand Gauthier et Paul de Grosbois. A l'inverse, le seul exemple de panégyrique est celui de Chrystine Brouillet. On pourrait donc figurer un axe "père plus / père moins" sur lequel Brouillet et De Grosbois ou B. Gauthier<sup>39</sup> occuperaient des positions opposées. Mais les possibilités de systématisation s'arrêtent là. Aussi notre conclusion sera-t-elle ambiguë: la censure du père comme héros positif vient surtout des auteurs masculins, mais de ces derniers proviennent également les récits où le personnage du père prend le plus de relief: ceux d'un Jean-Marie Poupart ou d'un Paul de Grosbois!

L'observation des schémas romanesques de la littérature québécoise pour la jeunesse de la dernière décennie révèle un mouvement de réévaluation du rôle du père au sein de la famille. Nous voyons un phénomène d'autocensure dans la quasi-impossibilité actuelle à présenter un modèle paternel positif. La statue du père fort et autoritaire a été déboulonnée. Celle de la mère performante a été érigée en la place. Dans le procès fait au père, figurent les charges d'absentéisme, d'infantilisme, de rigidité mentale, et dans les cas les plus graves, de non-assistance à enfant en danger et d'acte criminel sur ce dernier. Quand la mère est coupable, c'est surtout de trop travailler. Un modèle parental fort est mis de l'avant, celui de la mère, dont la compétence n'est jamais mise en doute. Tout se passe comme si le personnage romanesque de la mère cumulait les anciens attributs du père—travail, pouvoir et responsabilité découlant de celui-ci—et les siens traditionnels, notamment le dévouement, la tendresse et l'empathie. Le père est ainsi confiné à un comportement puéril ou contraint à la fuite.

Dans le même temps, il semble que le père n'ait jamais eu autant d'importance en littérature de jeunesse. Il est symptomatique que plusieurs des récits étudiés soient centrés sur la quête du père ou la transformation des rapports entre ce dernier et ses enfants. Paradoxalement, le phénomène d'autocensure actuel a

pour conséquence que le personnage du père, dépouillé de ses attributs traditionnels, peut devenir un véritable personnage romanesque, un héros problématique. Quant à la mère, peut-être est-elle encore dans la littérature de jeunesse actuelle un personnage à thèse!

**Les discours sur les pères: tableau récapitulatif**

**I. Pères absents**

• inexistant	G. Anfousse, <i>Rosalie</i>	F	E
• séparé/divorcé			
neutre	F. Ruel, <i>Graffiti</i>	G	A
maladroit	J. Dubé, <i>Line Hotte</i>	F	E
peu compréhensif	M. Marineau, <i>Cassiopée</i>	F	A
insensible	B. Gauthier, <i>Course</i>	G	A
inconsistant	S. Desrosiers, <i>Quatre jours</i>	F	A
immature et			
attendrissant	B. Gauthier, <i>Ani Croche</i>	F	E
• "workaholic"	M. Décary, <i>Amour</i>	G	A

**II. Pères monoparentaux**

• fugitif (homicide)	J. Sanschagrin, <i>Wondeur</i>	F	E
• peu compréhensif	J.-M. Poupart, <i>Nombril</i>	G	A
• dévoué	J. Dubé, <i>Line Hotte</i>	G	E
• colérique	J. Pasquet, <i>Mystère</i>	G	E
• "macho"	C. Cyr, <i>Vincent</i>	G	E
• "super-papa"	C. Brouillet, <i>Caméléon</i>	F	E
• criminel	P. de Grosbois, <i>Mal</i>	G	A

**III. Pères avec mères**

• gauche et			
attendrissant	D. Schinkel, <i>Mack</i>	F	E
• maladroit et			
attendrissant	R. Plante, <i>Roi</i>	G	E
• terne	R. Plante, <i>Raisin</i>	G	A
• borné	G. Gauthier, <i>Edgar</i>	G	E
• piètre réussite			
professionnelle	J. Fréchette, <i>Automne</i>	F	A
	S. Sarfati, <i>Ville</i>	F	E
	C. Cyr, <i>Vincent</i>	F	E
• immature	M.-F. Hébert, <i>Coeur</i>	F	A
• homme au foyer et			
attendrissant	D. Côté, <i>Maxime</i>	G	E
• quasi irréprochable			
(comme la mère)	A. Vanasse, <i>Millions</i>	G	A
	S. Desrosiers, <i>Cahiers</i>	F	A
• indifférent			
(comme la mère)	D. Côté, <i>Terminus</i>	F	A
	G. Anfousse, <i>Terrible</i>	F	A

**Légende**

F = sexe de l'enfant: fille

G = sexe de l'enfant: garçon

E = récits pour enfants

A = récits pour adolescents (à partir de 14 ans)

Les titres de romans sont indiqués par un mot-clé (voir bibliographie.)

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES DES TEXTES CITÉS

### Éditions La Courte Échelle

#### Collection "Roman Jeunesse"

Ginette Anfousse, série "Rosalie":

*Les Catastrophes de Rosalie*, 1987.

*Le Héros de Rosalie*, 1988.

*Rosalie s'en va-t-en guerre*, 1989.

*Les Vacances de Rosalie*, 1990.

Christine Brouillet, *Le Complot*, 1985.

Christine Brouillet, *La Montagne noire*, 1988.

Christine Brouillet, *Le Corbeau*, 1990.

Denis Côté, série "Maxime":

*Les Prisonniers du zoo*, 1988.

*Le Voyage dans le temps*, 1989.

*La Nuit du vampire*, 1990.

*Les Yeux d'émeraude*, 1991.

Marie Décary, *Amour, réglisse et chocolat*, 1985.

Sylvie Desrosiers, série "Notdog":

*La Patte dans le sac*, 1987.

*Qui a peur des fantômes?*, 1988.

*Le Mystère du lac Carré*, 1988.

*Où sont passés les dinosaures?*, 1990.

*Mais qui va trouver le trésor?*, 1992.

Bertrand Gauthier, série "Ani Croche"

*Ani Croche*, 1985.

*Le Journal intime d'Ani Croche*, 1987.

*La Revanche d'Ani Croche*, 1988.

*Pauvre Ani Crochel*, 1989.

Bertrand Gauthier, *Panique au cimetière*, 1992.

Gilles Gauthier, *Edgar le Bizarre*, 1991.

Raymond Plante, *Le Roi de rien*, 1988.

Raymond Plante, *Caméra, cinéma, tralala*, 1989.

Jean-Marie Poupart, *Des photos qui parlent*, 1991.

Jocelyne Sanschagrin, série "Wondeur"

*Atterrissage forcé*, 1987.

*La Fille aux cheveux rouges*, 1989.

*Le Karatéka*, 1990.

*Mission audacieuse*, 1991.

Sonia Sarfati, *La Ville engloutie*, 1992.

### Collection "Roman Plus"

- Ginette Anfousse, *Un terrible secret*, 1991  
Denis Côté, *Terminus Cauchemar*, 1991.  
Sylvie Desrosiers, *Quatre jours de liberté*, 1989.  
Sylvie Desrosiers, *Les Cahiers d'Élisabeth*, 1990.  
José Fréchette, *L'Automne à quinze ans*, 1990.  
Bertrand Gauthier, *La Course à l'amour*, 1989  
Bertrand Gauthier, *Une chanson pour Gabriella*, 1990  
Paul de Grosbois, *Un mal étrange*, 1991.  
Marie-Francine Hébert, *Le Coeur en bataille*, 1990.  
Jean-Marie Poupart, *Le Nombril du monde*, 1990.  
Jean-Marie Poupart, *Libre comme l'air*, 1990.  
Francine Ruel, *Des graffiti à suivre...*, 1991.

### Éditions Québec/Amérique

#### Collection "Jeunesse/Romans", à partir de 8 ans

- Céline Cyr, *Vincent-les-Violettes*, 1989.  
Denis Desjardins, *Des bleus et des bosses*, 1983.  
Jasmine Dubé, *La Tête de Line Hotte*, 1989.  
Jacques Pasquet, *Mystère et boule de gomme*, 1985.  
Sonia Sarfati, *Le Pari d'Agathe*, 1988.  
Sonia Sarfati, *Sauvetages*, 1989.  
David Schinkel et Yves Beauchesne, *Mack le Rouge*, 1987.

#### Collection "Jeunesse/Romans", à partir de 14 ans

- Michèle Marineau, *Cassiopee ou l'été polonais*, 1988.  
Michèle Marineau, *L'Été des baleines*, 1989.  
Raymond Plante, *Le Dernier des raisins*, 1986.  
Raymond Plante, *Des hot-dogs sous le soleil*, 1987.  
Raymond Plante, *Y a-t-il un raisin dans cet avion?*, 1988.  
André Vanasse, *Des millions pour une chanson?*, 1988.

### NOTES

- 1 Cet article s'insère dans une analyse discursive de la littérature québécoise pour la jeunesse. Nous donnons à discours le sens de: "ensemble de règles anonymes, historiques, toujours déterminés dans le temps et dans l'espace qui ont défini à une époque donnée, et pour une aire sociale, économique, géographique ou linguistique donnée les conditions d'exercice de la fonction énonciative" (Michel Foucault). Nous observons la littérature québécoise pour la jeunesse comme discours *sur* la jeunesse dans une problématique de *changement social et destiné* à la jeunesse. Nous appelons *objet du discours* les grands thèmes à travers lesquels se formule ce discours: la famille, la sexualité, les rôles sexuels, l'identité individuelle et collective, l'étranger, etc.

- 2 Qui se veut le miroir de la réalité québécoise actuelle, notamment celui de la jeunesse urbaine (Montréal, Québec) des années 80.
- 3 Dans notre perspective d'analyse discursive, la censure est vue comme un ensemble de règles sous-jacentes, une norme implicite à laquelle se soumettent les auteurs. A notre connaissance, aucune directive pédagogique, aucune loi sur les publications destinées à la jeunesse, ne régit les représentations de la figure paternelle! Nous abordons donc le problème uniquement en termes d'autocensure.
- 4 Nous laissons de côté "Contes pour tous" qui présente la version roman de films pour la jeunesse et la toute nouvelle collection "Clip", pour les plus de quatorze ans.
- 5 Par exemple, la série "Notdog" de Sylvie Desrosiers ("Roman Jeunesse", La Courte Échelle): intrigues policières dans la veine du célèbre Club des Cinq d'Enid Blyton.
- 6 Voir liste des ouvrages cités en annexe.
- 7 Nous ne traiterons pas des récits où les deux parents sont présentés comme absents et manquant à leurs enfants. Ce motif peut être un élément constitutif du roman ou apparaître en filigrane. Exemple du premier cas: *Je n'ai besoin de personne* de Reynald Cantin, où les enfants sont confiés à un oncle immoral et vivent des drames allant jusqu'au suicide; l'auteur pose le diagnostic d'un société malade. Exemple du second cas: conversation d'apparence anodine dans un récit d'aventures farfelues de Denis Desjardins, *Des bleus et des bosses*: "Je craignais de réveiller ton père (...).—Mon père est absent, il est en safari (...).—C'est comme moi (...) mes parents sont toujours en train de jouer les globe-trotters. Bah! Qu'ils s'amuse! Nos aventures valent bien les leurs" (105).
- 8 Les chiffres entre parenthèses dans le texte renvoient aux numéros de pages.
- 9 Il faut préciser que la mère est totalement absente du récit.
- 10 Celui du diptyque *Cassiopée et l'été polonais* et *l'Été des baleines*.
- 11 Cf. aussi *l'Automne à quinze ans* (J. Fréchette): "Faute de mieux, j'ai décidé de penser à mon père. D'abord, j'ai fait la liste de ses cravates. Ensuite, j'ai fait celle de ses souliers. Une fois ça couvert, je ne voyais pas très bien ce qu'on pouvait penser de plus à son sujet" (89-90).
- 12 "Il est tellement attendrissant quand il se passionne pour quelque chose" (18).
- 13 *Atterrissage forcé, la Fille aux cheveux rouges, le Karatéka, Mission audacieuse*.
- 14 Cf. également l'absence de la mère dans le cadre non réaliste d'*Amour, réglisse et chocolat* (M. Decary).
- 15 Voir aussi *Edgar le Bizarre* (G. Gauthier).
- 16 Notons que la quête du père est un motif récurrent de l'oeuvre pour la jeunesse de Jean-Marie Poupart; dans *Des photos qui parlent*, l'aventure est fondée sur la rencontre du héros, sans père, et d'un substitut paternel, un détective privé qui fait partie du mouvement des Grands Frères.
- 17 "Je me promène toujours avec mes jumelles au cou, comme papa." (*La Montagne noire*, 12).
- 18 *La Montagne noire*, 15.
- 19 "Pris dans un cercle vicieux, Zygote avait le sentiment d'avancer sur une voie à sens unique: plus il était malade, plus il avait besoin de son père; plus celui-ci le traitait, plus il était malade" (115).
- 20 "Autant le père avait l'air bien portant, autant le fils semblait déperir" (112).
- 21 Cf. B. Gauthier, M. Marineau, S. Desrosiers.
- 22 *Ani Croche*, 36.
- 23 *Caméra, cinéma, tralala*.

- 24 Prologue d'*Un terrible secret*: "J'ai seize ans. Je m'appelle Marilou, Marilou Brochu. Et j'ai un père... disons ordinaire. Et une mère... tout aussi ordinaire" (11). *Terminus Cauchemar*, 15: "Il y a deux jours, j'ai fait une fugue. J'avais décidé de quitter mes parents avant de devenir folle."
- 25 Le récit a cette particularité que le narrateur et héros éponyme est un camion: Mack le Rouge.
- 26 Cf. *supra* la remarque sur la mère de *Quatre jours de liberté* (S. Desrosiers).
- 27 *Le Roi de rien* est suivi de *Caméra, cinéma, tralala*, éditions La Courte Échelle.
- 28 *Le Dernier des raisins, Des hot-dogs sous le soleil, Y-at-il un raisin dans cet avion?*, chez Québec/Amérique.
- 29 *Sauvetages, le Pari d'Agathe*.
- 30 *Le Pari d'Agathe*, 10-11.
- 31 *La Ville engloutie*, 10, 14, entre autres.
- 32 "Sébastien est vraiment content de tourner un film. Il aime bien le doublage, mais un comédien préfère généralement se trouver devant une caméra... que devant un micro" (60).
- 33 *Ibid.*, 10, 65, 76-77.
- 34 "Il peut toujours parler, lui, il se cherche encore. Mon père est un éternel adolescent, comme le répète souvent Grand-mamie" (76).
- 35 *Les Prisonniers du zoo, le Voyage dans le temps, la Nuit du vampire, les Yeux d'émeraude*.
- 36 *Les Prisonniers du zoo*, 9-10.
- 37 Dans ce récit apparaît, en opposition, comme personnage secondaire, un père très autoritaire, que la mère et la fille craignent: "Il est tellement catégorique, il a une telle autorité que c'est presque pire. Il n'accepte pas que les autres soient différents de ce qu'il veut qu'ils soient" (107). Des indices laissent penser que ce père est d'origine européenne. La famille entretient des relations avec l'Autriche.
- 38 *Le Complot*.
- 39 Les "bons" pères existent cependant chez B. Gauthier: dans l'épilogue de l'histoire d'horreur *Panique au cimetière* apparaît un père qui donne à sa fille un "tendre baiser sur le front" et "éteint délicatement la veilleuse" (88).

*Claire le Brun est professeure au département d'études françaises de l'université Concordia. Elle prépare actuellement une étude sociocritique de la littérature québécoise pour la jeunesse des années 80. Médiéviste de formation, elle travaille également sur la littérature didactique des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles français (traduction, rédaction bilingue; problématique féministe).*